

Philippe BLAUDEAU, *Le siège de Rome et l'Orient (448-536). Étude géo-ecclésiologique*

Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 460) 2012

Sylvain Destephen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8432>

DOI : 10.4000/rhr.8432

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 444-446

ISBN : 978-2-200-92993-0

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Sylvain Destephen, « Philippe BLAUDEAU, *Le siège de Rome et l'Orient (448-536). Étude géo-ecclésiologique* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2015, mis en ligne le 21 octobre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8432>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Philippe BLAUDEAU, *Le siège de Rome et l'Orient (448-536). Étude géo-ecclésiologique*

Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 460) 2012

Sylvain Destephen

RÉFÉRENCE

Philippe BLAUDEAU, *Le siège de Rome et l'Orient (448-536). Étude géo-ecclésiologique*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 460) 2012, 24 cm, 419 p., 60 €, ISBN 978-2-7283-0939-9.

- 1 L'A. s'est distingué, en 2006, par la publication d'une volumineuse thèse consacrée aux relations conflictuelles des Églises d'Orient dans la seconde moitié du v^e siècle. Cette fois encore, le sous-titre utilise le même néologisme, qui entend situer les querelles entre sièges patriarcaux dans toute l'étendue de la moitié orientale du monde romain. Quatre cartes, assez lisibles et bien utiles, viennent illustrer et résumer ce propos (p. 310-313). Dans la thèse, certes limitée aux rivalités entre les patriarcats d'Alexandrie et de Constantinople, une place secondaire était accordée à l'Église de Rome dans l'histoire religieuse mouvementée du Bas-Empire. Le présent livre, issu d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, ne forme toutefois pas un complément de la thèse et apporte un éclairage occidental à des affaires ecclésiastiques étudiées sur une période un peu plus longue, depuis le procès de l'archimandrite monophysite Eutychès, en 448, jusqu'au synode réuni à Constantinople, en 536, sous le patriarche Ménas. Plutôt que de proposer un récit minutieux d'événements connus, l'ouvrage examine en détail les revendications du siège romain qui, depuis le pontificat de Léon le Grand (440-461) en sa qualité de vicaire de S. Pierre (cf. p. 203, n. 25 et p. 212), entend exercer une

prééminence de nature doctrinale, disciplinaire, voire juridictionnelle sur l'ensemble de la chrétienté.

- 2 Le premier chapitre, long de 130 pages, occupe presque la moitié du livre, si l'on excepte ses annexes et sa riche bibliographie. Il se présente comme une enquête détaillée des sources produites ou assimilées par le siège romain pour établir, conserver ou défendre ses prétentions à la suprématie universelle. L'A. passe surtout en revue les grandes collections de lettres pontificales (décrétales, encycliques, correspondances) et moins les pièces plus variées (listes canoniques, florilèges patristiques, etc.) versées aux dossiers argumentaires polémiques constitués à cette époque. Depuis Eduard Schwartz, ces dossiers sont qualifiés de *Publizistische Sammlungen*, concept difficile à rendre par le terme de « publicistique », car il s'agit en réalité d'opérations éditoriales qui participent d'un combat dogmatique. Sur l'ensemble de ce chapitre se manifeste l'influence du savant allemand, éditeur et commentateur inégalé, en particulier grâce à ses compétences de philologue, des actes des conciles œcuméniques et des documents afférents. Sans récuser les travaux de synthèse de Jean Gaudemet, l'A. offre une présentation soignée des différentes collections épistolaires. Celles-ci sont résumées sous la forme d'abréviations et le nom de l'auteur réduit à son initiale. C'est, par exemple, le cas de la lettre Γ qui désigne Pierre le Foulon, ou *Gnapheus* en grec (voir p. 49, n. 153 et la précieuse annexe I sur les lettres pontificales p. 295-308). La correspondance fictive de ce patriarche d'Antioche, dont le caractère apocryphe est prouvé depuis le XVII^e siècle, bénéficie d'un commentaire d'une trentaine de pages, soit davantage que n'importe quelle collection authentique. L'A. prend soin de s'interroger sur la localisation, probable ou possible, des correspondants fictifs de Pierre le Foulon (p. 76). Synthétiques, deux passages rappellent l'organisation de la chancellerie pontificale, même si le terme serait quelque peu anachronique (p. 84-87 et 108-115). À cette dernière digression succède un passage intéressant relatif aux messagers des papes ou des Orientaux établis à Rome (p. 115-123).
- 3 Véritable mise au point sur des événements ecclésiastiques connus, le chapitre II se présente comme une récapitulation des péripéties survenues dans les relations difficiles entre le siège romain et les patriarchats orientaux, en particulier celui de Constantinople, qui tend à éclipser ceux d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem. De manière compréhensible, dans les notes de ce chapitre long de trente pages, et par souci de ne pas répéter ce que d'autres ont écrit, l'A. mentionne sa thèse et ses nombreux travaux, publiés ou à paraître, qui sont détaillés dans la bibliographie aux pages 338 à 341.
- 4 Le troisième chapitre (p. 155-195) étudie les relations des papes avec les principaux pouvoirs séculiers contemporains, à savoir l'Empire romain d'Occident et surtout d'Orient, les royaumes barbares avec une prédilection légitime pour la monarchie ostrogothique, enfin le Sénat de Rome, ce qui est original (p. 181-194). Pour illustrer son propos, l'A. offre sa traduction personnelle et élégante de nombreuses lettres pontificales qui, pour la plupart, n'avaient jusque-là fait l'objet d'aucune adaptation française. Par un souci louable de porter à la connaissance du plus grand nombre le contenu de ces courriers souvent méconnus, les lettres sont données en traduction *in extenso* sans le texte latin, ce qui aboutit dans l'ensemble du livre, et surtout dans ce troisième chapitre, à un étage de notes parfois impressionnant (voir ainsi p. 15-16, 129-130, 145-146, 147-148, 149-150, 161-162, 189-190, 205-206, 227-228, 253-254, 277-278, 278-279, enfin 280-281). Quelques sources latines comme Prosper d'Aquitaine (p. 229,

n. 128), Cassiodore (p. 150, n. 89 et p. 193, n. 151) et surtout Grégoire le Grand (p. 181, n. 101), sont citées dans les notes sans bénéficier de traduction.

- 5 Le quatrième chapitre, d'une quarantaine de pages, rassemble les documents majeurs et les études essentielles sur la doctrine de prééminence dogmatique défendue depuis le pontife Damase au nom de la fondation apostolique du siège romain et de l'exaltation de la figure de saint Pierre. À ce propos sont convoqués, à plusieurs reprises, les travaux fondamentaux de Louis Duchesne et surtout de Walter Ullmann, auteur en 1981 d'une étude remarquable sur Gélase I^{er}. Malgré les formules frappantes et les positions tranchées, voire radicales de ce pape, le principe de réalité incarnée par l'empereur s'impose au siège romain dès lors que le schisme acacien est soldé et le royaume ostrogothique liquidé. Pour le souverain de Constantinople, la prééminence romaine s'insère dans une conception pentarchique de la chrétienté qui s'oppose à « la théorie du principat romain », mais renforce la coopération menée depuis 519 par l'Église de Rome avec le siège de la capitale orientale (p. 170 et 207).
- 6 Le dernier chapitre (p. 235-282) montre comment, dans un contexte d'autonomie ecclésiastique réduite, voire menacée par l'activisme théologique de Justinien et la reconquête byzantine, la primauté romaine, si souvent revendiquée dans la seconde moitié du v^e siècle, se mue, de manière plus consensuelle, en une prééminence honorifique, en particulier vis-à-vis de Constantinople. Cette dernière Église tend à former un écran entre Rome et les autres sièges orientaux qui, dès lors, sortent peu à peu de la sphère d'influence de la papauté. C'est ainsi, comme le note avec raison l'A., que « l'Égypte devient un horizon lointain, à l'inverse du foyer constantinopolitain où tend à se concentrer, malgré les dénégations de principe, l'attention romaine pour l'Orient » (p. 237, cf. p. 241, 255, 264 et 282). La conclusion rappelle qu'il faut attendre la mort de Justinien (565) et l'invasion lombarde (568) pour voir diminuer la pression impériale sur le siège romain, qui désormais bénéficie d'une plus grande latitude, en particulier sous le pontificat de Grégoire le Grand, sans néanmoins formuler de nouvelles exigences.
- 7 De manière plus formelle, le livre est rédigé dans une langue dense qui ne facilitera pas sa lecture aux spécialistes d'histoire religieuse imparfaitement francophones. Il se pose aussi le problème redoutable, mais insoluble, de la transposition des noms propres dans toute langue moderne : aussi le choix n'a-t-il pas été fait entre la translittération des anthroponymes grecs et leur simple adaptation au français. C'est ainsi que coexistent le patriarche Zoïle d'Alexandrie et l'impératrice Ariadnè, les empereurs Basilisque et Phokas, les évêques Périgénès de Corinthe et Étienne d'Éphèse alors qu'est également mentionné Stéphane de Larissa. Ces petites discordances n'entravent pas le bon usage de l'index des noms de personnes. Celui des noms de lieux est plus satisfaisant, même si l'on relève le siège cappadocien de Calonéia au lieu de Colonée ou Kolôneia, et la province de *Praevalitana*, transposable en Prévalitane. Le livre est accompagné, et ce sur plus de trente pages, d'une impressionnante bibliographie de travaux modernes riche de 1 192 titres dont une partie figure dans les notes de bas de page. La jolie polyglossie de cette profusion de références variées témoigne d'un intérêt marqué pour l'érudition la plus classique : on ne peut qu'en savoir gré à l'A.

AUTEURS

SYLVAIN DESTEPHEN

Université Paris Ouest – Nanterre La Défense.